MARIE-ANNE LESCOURRET

BOURDIEU

GRANDES BIOGRAPHIES

Flammarion

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Pierre Bourdieu

Vers une économie du bonheur

Extrait de la publication

Du même auteur

Rubens, Jean-Claude Lattès, 1990, rééd. « Grandes Biographies », Flammarion, 2004.
Emmanuel Levinas, « Grandes Biographies », Flammarion, 1994, « Champs », 1996, 2e édition, Flammarion, 2006.
Goethe, la fatalité poétique, « Grandes Biographies », Flammarion, 1999.
Introduction à l'esthétique, « Champs », Flammarion, 2002.
Claudel, « Grandes Biographies », Flammarion, 2003.

Traductions chez le même éditeur

Richard Westfall, *Newton*, « Figures de la science », Flammarion, 1994.

chez d'autres éditeurs

Ludwig Wittgenstein, *Grammaire philosophique*, Gallimard, 1980, « Folio-Essais », 2001.
Ludwig Wittgenstein, *Remarques sur les fondements des mathématiques*, « Bibliothèque de philosophie », Gallimard, 1983.
Bernard Williams, *L'Ethique et les limites de la philosophie*, « Nrf-Essais », Gallimard, 1990.
Michael Dummett, *Les Origines de la philosophie analytique*, « Nrf-Essais », Gallimard, 1991.

Extrait de la publication

Marie-Anne Lescourret

Pierre Bourdieu

Vers une économie du bonheur

Flammarion

Extrait de la publication

© Éditions Flammarion, 2008.
ISBN : 978-2-0821-0515-6

Extrait de la publication

Pour Susan, Guy, Marcus et Toby

Extrait de la publication

Extrait de la publication

« Bourdieu, qui n'a cessé de procéder à sa propre socio-analyse et de pratiquer l'autoréflexivité, en appliquant à son propre travail la même lucidité qu'il appliquait aux objets extérieurs, savait – et a exprimé à maintes reprises – mieux que personne ce que les orientations et la substance de ses recherches devaient à sa biographie, à ses appartenances, et aux différents contextes où s'inscrivait sa trajectoire personnelle. »

Alain ACCARDO, « Bourdieu, un savant engagé » [1].

« Il est probable qu'ils [mes choix théoriques] avaient aussi pour principe la recherche de solutions à des problèmes que l'on pourrait dire personnels, comme le souci d'appréhender rigoureusement des problèmes politiquement brûlants qui a sans doute souvent orienté mes choix, des travaux sur l'Algérie à *Homo academicus*, en passant par les *Héritiers*, où ces sortes de pulsions profondes et très partiellement conscientes qui portent à se sentir en affinité ou en aversion avec telle ou telle manière de vivre la vie intellectuelle, donc à soutenir ou à combattre telle ou telle prise de position philosophique ou scientifique. »

Pierre BOURDIEU, *Choses dites* [2].

« Je ne peux faire une réponse complète à une moitié d'homme. »

Karl KRAUS.

Extrait de la publication

INTRODUCTION

> « De là toutes les situations de décalage, par excès ou par défaut, ou, mieux, de *porte-à-faux*, dans lesquelles je n'ai pas cessé de me trouver, dans mes relations avec le monde intellectuel. »
>
> Pierre BOURDIEU, *Esquisse pour une auto-analyse*[1].

Bourdivin

« Bourdivin », reprend cet enseignant de l'EHESS lorsqu'un étudiant évoque un concept « bourdieusien », emprunté donc à Pierre Bourdieu. Il est vrai que « bourdivin » sonne mieux. Mais, à en croire le sourire du professeur, l'intérêt du néologisme – création d'un Aron caustique[2], qui avait ses raisons, encore à découvrir – n'est pas que de simple assonance. Il y a de l'ontologique dans la désinence. Admiration, ironie ? Le « bénéficiaire » n'ignore pas son surnom, « quasi divin (bourdivin)[3] », qu'il mentionne sans humour ni amertume, mais comme l'une des multiples piques et attaques dont il fait l'objet. Pourtant, semblable épithète se « mérite », qui fait passer l'un de ces patronymes méridionaux – Amondieu, Amourdedieu, Espérandieu – de la signalétique locale à l'omnipotence. Cette transsubstantiation, surtout opérée par un maître tel que Raymond Aron, ne va pas sans soulever à propos de l'intéressé quelque soupçon, sinon de mégalomanie, du moins d'un certain goût de la grandeur – de la distinction – d'une modestie défaillante.

L'auteur des *Étapes de la pensée sociologique* n'était pas le seul à s'offusquer des manières – ou de leur défaut – de son ancien assistant. Les pairs se firent aussi plus tard l'écho de la remontrance. Tel Ian Hacking, titulaire de la chaire de philosophie et d'histoire des concepts scientifiques au Collège de France, qui rappelle dans un texte d'hommage : « Il y avait du monde bien sûr. L'amphithéâtre Marguerite de Navarre n'y suffisait pas. C'était un public amical, qui riait à chaque plaisanterie. J'en étais troublé, parce qu'il s'agissait trop souvent de remarques ironiques ou sarcastiques. Les cibles étaient des sociologues et d'autres spécialistes des sciences que Bourdieu critiquait. Des critiques rapides et donc souvent simplistes. Les gloussements du public étaient plus vindicatifs que réfléchis. Je n'aimais pas cette atmosphère. On voyait trop le gourou, pas assez le philosophe[4]. » C'était en 2000, à l'occasion d'un colloque Wittgenstein organisé par la noble institution. Visiblement, son collègue canadien reconnaissait en Bourdieu moins le sociologue que le philosophe : dommage pour celui qui s'était efforcé d'en finir avec la domination philosophique – encore qu'il ne dédaignât nullement la reconnaissance des philosophes. Aurait-il préféré lire que, dans ce genre de prestation, ni philosophe ni sociologue, mais de galéjades en prises à témoin complices, la *captatio benevolentiae* arrimée aux intonations béarnaises, il était surtout le sosie de Michel Galabru ? Mais après tout rares sont ceux qui résistent à ce genre de connivence avec leur auditoire, fût-ce au prix de comportements ouvertement décontractés[5] ou de plaisanteries racoleuses : il suffit de se rappeler certains échanges de Jacques Derrida[6] avec un étudiant très prolongé lors des cours d'agrégation de la salle Dussane, à l'École normale supérieure (ENS) de la rue d'Ulm dans les années 1970. Chez les deux anciens élèves, il pouvait s'agir d'une survivance d'un temps où les universitaires venaient juste de quitter leur cravate pour s'adonner à toutes sortes d'émancipation : celle du col de chemise et celle de la proximité avec un public nombreux et enthousiaste jusque-là réservé aux étoiles du cinématographe.

Pourtant, dans le cas Bourdieu, la critique *ad hominem* que lui adresse son collègue canadien dépasse le niveau anecdotique, la réaction personnelle à une attitude circonstancielle. Elle motive un hors-série complet du *Magazine littéraire*[7], occupe la (quasi)-totalité

de l'édition d'« hommage » du *Nouvel Observateur*, le 31 janvier 2002, et quelques livres, tels ceux de Jeannine Verdès-Leroux[8], Jeffrey Alexander[9] ou Louis Gruel[10].

Qui s'en prend à lui, et pourquoi ? Des trois auteurs nommés, la première est une ancienne étudiante[11] qui s'autorise de cette proximité pour affirmer : « Le monde social qu'il dit dévoiler est une projection de ses susceptibilités, de ses "arrachements", de ses propres "misères" et de ses chimères[12]. » Pour le deuxième, un collègue américain, toute utilisation de la notion de « classe sociale » fait de vous un marxiste, un retardataire donc, voire un rétrograde dangereux pour la civilisation. Le troisième, un collègue français, se montre soupçonneux des quantifications de la sociologie de Bourdieu. Il y en a d'autres, plus ou moins virulents, d'anciens étudiants – d'anciens disciples, pourrait-on dire – que cet état prédisposait à l'antagonisme le plus pur. Les autres sont des collègues plus ou moins proches : enseignants de sociologie ou de sciences politiques, transfuges de l'une et l'autre discipline ainsi que de la philosophie, reconvertis dans le journalisme ou cumulant les deux fonctions. Les plus mordants sont ceux dont c'est le métier, dont la plume est trempée moins dans le savoir que dans le scandale – au sens kierkegaardien – qui permet, hélas ! les formules les plus tenaces à défaut d'être les plus spirituelles ou les plus exactes. La disparition de Bourdieu leur donnera l'occasion de s'exprimer. « L'unanimité de l'hommage posthume traduit l'échec éclatant de Pierre Bourdieu[13] », affirme Jacques Julliard dans *Le Nouvel Observateur* ; reprenant sans le savoir une formule des Goncourt à propos de Rubens, Philippe Meyer parle dans *Le Point* d'une « débauche d'éloges[14] », comme s'ils étaient gâchés par leur objet, à laquelle cet ancien élève de Philippe Ariès se propose de mettre un terme :

> « Plus que quiconque Bourdieu me semblait incarner une espèce d'intellectuel dont la France, société de cour, a le secret, sinon l'exclusivité. Affamé de pouvoir mais ne voulant s'imposer ni la fatigue de le conquérir, ni le risque de le perdre, ni l'ennui d'en rendre compte, ni la responsabilité de l'exercer, arc-bouté sur le modèle de Zola, rêvant d'égaler Sartre, aveugle à tous les crimes excusés par d'autres intellectuels au cours du dernier siècle, sourd aux plaintes des victimes qui ne servaient pas sa cause et ne constituaient pas un socle à sa statue, cet intellectuel-là restera pour moi l'image du plus clérical des clercs[15]. »

Bourdieu est régulièrement traité d'« intellectuel médiatique[16] », conscient, selon le même chroniqueur du *Nouvel Observateur*, également issu des sciences humaines..., que pour intéresser les médias il faut les insulter. « Pour être juste, il faut absolument distinguer une œuvre importante et discutable, dans le bon sens du terme, de l'espèce d'agit-prop des dernières années entretenue par un groupe de suiveurs dogmatisés », tempère Luc Boltanski[17], l'assistant préféré « en révolte contre le père ». Portant la critique vers la succession, un autre sociologue affirme : « Les héritiers militants de Bourdieu se veulent à la fois les tenants d'une science sociologique et les représentants des dominés. Dans ce cadre, celui qui n'acquiesce pas à leurs thèses risque d'être considéré comme une victime de la manipulation conjointe des "nouveaux maîtres du monde" et des médias, ou, pis, comme leur complice objectif ou subjectif, complicité que l'analyse sociologique va s'efforcer de démontrer[18]. »

Il y eut bien d'autres témoignages encore à la fin de ce mois de janvier 2002[19], durant le mois de février encore : quotidiens et hebdomadaires de la presse grand public réservant, du *Figaro* aux *Inrockuptibles*, des cahiers spéciaux au penseur disparu, tandis que nombre de revues de sciences humaines, peut-être à la seule exception (compréhensible, nous le verrons par la suite) d'*Esprit*, lui consacraient un cahier entier[20]. Il faut ajouter les ouvrages d'ensemble qui, réunissant souvent les mêmes témoins, rendirent hommage au savant et, dans le cas du recueil diligenté par l'un des successeurs de Bourdieu à la tête du Centre de sociologie européenne (CSE), à l'homme[21]. Les membres de l'équipe Bourdieu, ses interlocuteurs scientifiques – sociologues, historiens, philosophes de France et de l'étranger – s'exprimèrent en quelque sorte « à froid », dans des textes de circonstance, certes, mais réfléchis, sur le personnage, ainsi que sur tel ou tel aspect de son œuvre avec laquelle ils avaient eu maille à partir dans leur propre recherche. Remarquable est le fait que, outre les journalistes des sections « Culture », dont c'est le travail, nombre d'autres représentants des sciences humaines, parfois sans autre proximité avec Bourdieu que leur domaine scientifique, acceptèrent ou éprouvèrent le besoin de se faire entendre à son propos, et dans des supports peu réceptifs au discours de spécialité. La presse se justifie-t-elle en ouvrant ses

Extrait de la publication

colonnes aux savants ? Les savants se justifient-ils en utilisant pour la critiquer l'espace que leur ouvre la presse ?

Certes, tous ceux qui peuvent troquer les salaires et l'obscurité du CNRS ou de l'université – où de toute façon les places sont rares – contre le jour et les revenus du journalisme s'y emploient : les rédactions comptent moins de produits des écoles idoines que de licenciés des facultés – encore que la profession, aujourd'hui surtout constituée de pigistes, se précarise elle aussi. Toutefois, ce ne sont pas les rédacteurs « de base » qui traitent de Bourdieu – mais de préférence les chroniqueurs et éditorialistes qui se tiennent pour les successeurs d'Émile Zola et de Raymond Aron : de ce premier écrivain « descendu » dans le journal au nom d'une cause iniquement perdue, signant ainsi l'acte de naissance de l'« intellectuel », et de ce philosophe qui fit le choix du journalisme, qu'il pratiquait avec les méthodes de l'érudit, de l'historien et de l'analyste, et qu'il prolongeait par des ouvrages de référence pour la compréhension du monde moderne. C'est donc au nom d'une formation réelle et d'une filiation supposée que, attitrés ou invités pour la circonstance, ils parlent de Bourdieu : avec la visibilité que leur procure le journal, mieux que la revue « confidentielle », avec les facilités de réflexion (selon l'adage des rédacteurs en chef : « vous écrivez un article, pas une thèse ») qu'il leur autorise et même leur recommande. L'œuvre, la pensée, la personnalité du disparu sont de ce fait « forcément » réduites, les concepts émoussés, prêtant le flanc peut-être plus à la polémique qu'à la critique.

Les reproches sont de trois ordres. C'est en premier lieu sa présence médiatique qui est stigmatisée, ses imprécations, son côté donneur de leçons, ce côté abbé Pierre sans soutane que lui avait valu sa percée « grand public » avec son volume *La Misère du monde*[22] célébrée dans l'émission télévisée de Jean-Marie Cavada *La Marche du siècle* en compagnie du fervent défenseur des pauvres et personnalité préférée des Français, en 1993. De là les éloges funèbres « finement » intitulés : « Misère de la sociologie » (*Le Nouvel Observateur*) ou bien « Misère de la radicalité » (*Le Figaro*). La presse et les intellectuels constituant l'une des thématiques de la sociologie de Bourdieu, il conviendra de revenir sur ces domaines et de décrire plus précisément les participants, les luttes, les enjeux et les réactions suscitées

Extrait de la publication

par les enquêtes du sociologue. De prime abord, ces critiques sont paradoxales, chacun jouant sur deux tableaux. Le savant intervient sur l'instantané et apparaît dans la lumière de l'audience de masse. Les journalistes fustigent le savant qui s'est trompé de tribune. Simultanément, arguant de leur formation, ils portent des jugements adaptés à leur support. Plus faciles à formuler, les attaques (les piques, devrait-on dire) portent plus, parce qu'elles sont aisément compréhensibles. De la même façon qu'il est commode d'évacuer l'œuvre immense de Claudel en le qualifiant de catholique hypocrite (il ne s'est pas occupé de sa sœur) et forcément de droite (donc à la limite du fascisme), auteur de pièces interminables (sans se demander d'ailleurs si le metteur en scène n'est pas responsable de ces longueurs), de se débarrasser de Picasso, incapable de reproduire un visage dans l'ordre, ou de l'art moderne en général parce qu'« on n'y voit rien », il est également commode d'écarter Bourdieu au prétexte que, finalement, il n'était que jaloux de la notoriété de ceux qu'il dénonçait et qui, en raison d'études antérieures, étaient ses égaux, donc à ce titre auteurs de jugements scientifiquement impeccables.

Le deuxième ordre de reproches émane de ceux qui l'ont côtoyé de plus près, ont travaillé avec lui connaissent ses méthodes. Il concerne justement cet « esprit d'équipe » déjà stigmatisé par Jean-Pierre Le Goff dans *Libération*. De l'extérieur, comme l'indique l'article de François de Singly dans *Le Magazine littéraire*, « Pierre Bourdieu était nettement le nom d'une instance de production collective, instance qui acceptait de se plier à cette règle de l'anonymat[23] ». Cela sera à vérifier à partir des publications, des témoignages des collaborateurs du sociologue. Mais il est vrai que certains s'en furent en claquant bruyamment la porte, tels Luc Boltanski et Claude Grignon. Comme s'ils avalisaient le jugement sans appel de Raymond Aron sur son ancien assistant : « Un chef de secte, sûr de soi et dominateur, expert aux intrigues universitaires, impitoyable à ceux qui pourraient lui faire ombrage[24]. » Aron emploie-t-il délibérément à propos de Bourdieu les épithètes que le général de Gaulle réservait au peuple israélien et qui avaient inspiré à TIM l'un de ses plus grands dessins, celui d'un déporté en pyjama rayé et posture napoléonienne, la main sur l'estomac et le sabot

Extrait de la publication

fièrement posé sur les barbelés... ? Il conviendra de revenir et sur la personnalité de Bourdieu et sur le fonctionnement de son équipe. Il existe d'autres dettes, aussi graves, qu'il n'aurait pas reconnues : ce qu'il devrait sur certains sujets précis (comme *La Distinction*) à ses prédécesseurs (l'Américain Veblen, selon Louis Gruel). Par ce silence, Bourdieu céderait-il à une coquetterie déplacée ?

Viennent enfin les reproches formulés par les lecteurs spécialistes. Outre son écriture contournée, ses phrases à tiroirs, il n'aurait rien apporté à la sociologie, se contentant de sophistiquer des évidences ou des concepts éculés ; il aurait livré du monde une vision désespérée sans comprendre que « l'individu est de plus en plus libre aujourd'hui[25] » ; il ne serait qu'un « sociologue dominant », ne connaissant de critique que celle qu'il pouvait s'adresser à lui-même dans le processus indistinct de la réflexivité.

L'œuvre de Bourdieu est, ne serait-ce que quantitativement, importante. Sa réputation mondiale ne s'épuise pas dans un ou plusieurs billets d'humeur.

Auto-analyse et biographie

Pour un contemporain témoin de ses conférences au Collège de France, de ses emportements télévisés, certaines critiques semblent motivées par un Bourdieu qui, intellectuel « énervant », selon telle rubrique Internet, peut aussi apparaître comme « intellectuel dominant », selon l'appellation du *Magazine littéraire*. Présent dans nombre d'instances prestigieuses, il semble encore soucieux de contrôler non seulement ses collaborateurs, mais jusqu'à ses commentateurs et plus loin encore ses biographes. Ainsi, afin de les guider, de leur paver la voie ou de leur couper l'herbe sous le pied, rédige-t-il cette *Esquisse pour une auto-analyse*. L'ouvrage paraît en français en 2004, un peu sous la contrainte. Bourdieu en effet avait d'abord rédigé une esquisse de l'*Esquisse*, traduite et publiée en allemand en 2002 chez Suhrkamp, comme un texte méthodique et non pas comme un recueil de souvenirs. Mais, dans le cadre du travail de ce livre, qu'il envisageait de compléter au fil de discussions le concernant avec ses proches, à son habitude, il en avait confié

certaines pages à ces derniers, à l'un d'entre eux[26] notamment, qui les publia, sans en aviser les fils et la femme du sociologue, dans le cahier spécial *post mortem* – assez hostile – du *Nouvel Observateur*. À la suite de cette parution, les héritiers de Pierre Bourdieu décidèrent de publier la totalité du texte. Dans un entretien accordé à *Libération*, le fils aîné, Jérôme, précise que ce texte représente un difficile exercice de réflexivité :

> « En 1995, PB avait rassemblé des fragments et des notes factuelles, des extraits de journaux personnels, des réflexions, des récits (liés à des moments précis de sa vie, comme la guerre d'Algérie ou l'internat de Pau) : il cherchait alors une forme nouvelle d'écriture et d'organisation du texte [...]. Le livre lui-même, dans sa dernière version, a été écrit pendant l'automne 2001, c'est-à-dire au cours des quelques mois qui ont précédé sa mort. Mais il n'a pas été rédigé avec la volonté de clore l'œuvre par un retour sur soi qui serait maîtrisé jusque dans la connaissance de sa fin prochaine. Il s'agit d'un travail en cours d'élaboration [...][27]. »

À en croire ces cent quarante pages, les expériences fondamentales de Bourdieu sociologue furent son enfance béarnaise et sa découverte de l'Algérie. Il ouvre une piste : « Un malheur très cruel qui a fait entrer l'irrémédiable dans le paradis enfantin de ma vie et qui, depuis le début des années cinquante, a pesé sur chacun des moments de mon existence, convertissant par exemple ma dissension initiale à l'égard de l'École normale et des impostures de l'arrogance intellectuelle en rupture résolue avec la vanité des choses universitaires[28]. » De cette expérience, dont il ne révèle pas la teneur (déception morale, sentimentale ?), il dit avoir tiré l'intention, la « face cachée d'une vie dédoublée ».

Est-il vraiment réflexif, autocritique, Bourdieu, lorsqu'il écrit ce texte « non biographique », ou bien est-ce précisément la connaissance sociologique qui l'entraîne à se décrire comme une sorte de Petit Chose – il existe effectivement des précédents romanesques à son personnage – désargenté, intelligent, hypersensible, serrant les dents et ravalant ses larmes. Ses parents, certes, dans la campagne près de Pau, n'étaient pas des nantis. Mais sa mère possédait quand même par héritage le genre de maison que d'autres ne peuvent s'offrir qu'à la retraite, avec les économies d'une vie de travail.

Extrait de la publication

Certes, il n'y avait pas le confort moderne, ni le gaz ni l'eau courante. Son père était facteur, mais il a « fini » directeur du bureau de poste... avec les revenus peut-être pas très élevés mais assurés d'un salarié du service public, à la différence des rentrées fluctuantes de l'agriculteur. Albert Bourdieu meurt dans sa maison au bord de la route nationale lorsque son fils Pierre entre au Collège de France : comme un « pauvre diable », dit son fils. Meurt-on jamais comme un « riche diable » ? En 1995, c'est sa mère, Noémie, qui sera renversée par une automobile en sortant de sa maison. Du moins le professeur au Collège de France évite-t-il le couplet ordinaire des ministres énarques ou agrégés qui, une fois parvenus dans les palais de la République, rappellent leur jeunesse difficile, le grand-père arrivé d'Italie pieds nus, le père ruiné, auquel ne reste de son garage de voitures de course qu'une paire de pneus. Bourdieu ne reproduit pas le modèle de la *success story* méritante, comme si la glèbe, sans qu'il en soit fier ou honteux, collait encore à ses semelles de mandarin, sans qu'il ait pu en alléger ses proches. D'autres intellectuels cependant, d'une génération postérieure à la sienne, ont connu les maisons ouvrières où l'on met l'eau à chauffer dans une haute lessiveuse sur la cuisinière en fonte, qui fait également office de radiateur pour le foyer, l'eau que l'on va puiser à la source, dans le jardin, été comme hiver... Reste certes à livrer une analyse moins anecdotique de cette *Esquisse*, avec ce qu'elle révèle du sociologue. Mais à quoi rime la description misérabiliste d'une enfance qui, au moment où il la perdit, tenait encore du « vert paradis » ?

« Ceci n'est pas une autobiographie[29] », précise Bourdieu au fronton de son *Esquisse pour une auto-analyse*. Par cette inscription inaugurale à la Magritte – ce peintre qui écrit sous la représentation d'une pipe « Ceci n'est pas une pipe » –, il faut donc comprendre ce livre comme un exposé des contextes dans lesquels il s'est construit, n'en retenir que les traits sociologiquement pertinents. Pierre Bourdieu est donc né (le 1er août 1930) dans une famille béarnaise, petit-fils de métayer et fils de postier. Il est d'abord interne au lycée Barthou de Pau, puis au lycée Louis-le-Grand à Paris. Admis à l'ENS-Ulm quand Maurice Merleau-Ponty et Vladimir Jankélévitch sont membres du jury, il a Jean Beaufret et Michel Alexandre comme « caïmans[30] ». Après l'agrégation de philosophie,

Extrait de la publication

N° d'édition : L.01EHBNFU0515.N001
Dépôt légal : mars 2008

Extrait de la publication

GRANDES BIOGRAPHIES

BOURDIEU

« La sociologie, c'est moi » : ainsi s'exprime Bourdieu dans les années 70. Il vient pourtant après Durkheim, Aron, pour ne citer que les Français. Mais c'est pour lui qu'est créée, en 1981, la chaire de sociologie du Collège de France : en une trentaine d'ouvrages, il est devenu l'intellectuel français le plus influent dans le monde, sans successeur depuis sa mort en 2002, à l'âge de 72 ans.

Fils de postier, normalien, agrégé de philosophie, c'est un « sociologue né ». Il pratiquera toujours une sociologie de terrain, fût-elle relayée par les statistiques, dont il sera l'importateur en sciences sociales.

C'est au milieu des années 60 que se lève l'étoile « bourdivine » – le mot est une trouvaille d'Aron, qui lui confie le Centre de sociologie européenne à son retour d'Algérie. Bourdieu enseigne alors à l'université de Lille. Il la quitte assez vite pour rejoindre l'EHESS en devenir, qui, sous la houlette de Braudel, s'honore d'accueillir les cursus atypiques.

Après la guerre d'Algérie et la décolonisation, c'est 68, le marxisme, l'anti-marxisme, le développement des médias, la starisation des intellectuels... Bourdieu retrouve Foucault pour dénoncer Jaruzelski, soutient, avec Deleuze et Baudrillard, la candidature de Coluche aux présidentielles de 81, pourfend l'économie libérale, la presse, la droite, la gauche… Il ne se contente pas de démonter les mécanismes qui font que l'ordre social se pérennise, notamment parce que les dominés contribuent à leur domination, il entreprend aussi de « transformer le monde ». L'ouvrage qu'il dirige en 1993, *La Misère du monde*, lui vaut une véritable reconnaissance populaire.

Omniprésent, des cabinets ministériels aux manifestations de rue, directeur de collection dans de prestigieuses maisons d'édition, il possède tous les attributs du pouvoir qu'il dénonce... Certains ne voient en lui qu'un jeune homme pauvre assoiffé de revanche sociale, souhaitant supplanter Sartre dans le rôle de maître à penser. Lui prétend apporter les analyses nécessaires à la compréhension des problèmes, et utiliser sa notoriété à leur solution.

Marie-Anne Lescourret

est docteur (HDR) en philosophie et professeur associé d'esthétique à l'Institut d'histoire de l'art de l'université de Strasbourg. Auteur de plusieurs biographies intellectuelles, elle a plus spécialement signé un *Emmanuel Levinas* (Flammarion, 1993) régulièrement réédité.

Prix France : 27 €
ISBN : 978-2-0821-0515-6
9 782082 105156
www.editions.flammarion.com

Flammarion

Portrait de Pierre Bourdieu
© Gérard Gastaud/Persophotos.

08-III Studio de création Flammarion

Extrait de la publication